



HAL
open science

Poésie dialectale et noms de lieux

Catherine Taine-Cheikh

► **To cite this version:**

Catherine Taine-Cheikh. Poésie dialectale et noms de lieux. Notre librairie : Revue des littératures du Sud : Afrique, Caraïbes, Océan indien, 1995, 120-121 (“ Littérature mauritanienne ”), pp.216-225. halshs-00456353

HAL Id: halshs-00456353

<https://shs.hal.science/halshs-00456353>

Submitted on 14 Feb 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Poésie dialectale et noms de lieux

Catherine Taine-Cheikh

En pays maure, les toponymes sont porteurs d'une forte charge émotionnelle. Avant de s'inscrire, avec d'énormes difficultés (dues entre autres au problème de transcription), sur les cartes de l'I.G.N., les toponymes n'ont cessé de circuler de bouche à oreille pendant des siècles. Ils ont pu y gagner un certain flou dans leur localisation (est-ce bien cette dune qui porte le nom de *ʿlb owlād Mbārək* « la Dune des Owlād Mbārek » ?), un air d'usurpation dans leur appellation (on cherchera en vain des pachydermes à *Rās-əl-Vīl* « la Tête de l'Éléphant » !) ou une connotation d'infini mystère (on s'interroge encore sur l'étymologie de Nouakchott, de Chinguetti, de Ouadane, pour ne citer que ces trois noms, exemples de villes célèbres de Mauritanie). Ils sont de toute façon, en tant que lieux anciens de sédentarisation ou de nomadisation, des points de repère fondamentaux pour la géographie comme pour l'histoire de ce pays.

Plusieurs lettrés du XX^e siècle, et non des moindres (Mokhtar O. Hamidoun, Mhammed O. Ahmed Youra...), sont ainsi partis des noms de puits pour reconstituer l'histoire de leur région, suivant d'ailleurs en cela la démarche traditionnelle des chroniqueurs arabes qui ne conçoivent l'histoire que comme l'enregistrement méthodique de tous les événements se rapportant à un lieu (cf. la chronique de Oualata, celle de Tichitt...).

Dans leur recherche, les historiens anciens et modernes peuvent s'appuyer sur la poésie. A. Leriche (1952 : 340), par exemple, cite deux hémistiches pour dater la construction des deux Chinguetti (Chinguetti la nouvelle et Chinguetti l'ancienne, dite Abwer) :

Chindjūti el-ʿala bunīet fi ʿaāmi qaç

Wa bunīet Chibdjūti di fi ʿaāmi kbaç

« Chinguetti la première (= Abwer) fut construite en l'an qaç

Et cette Chinguetti-ci (l'actuelle) fut bâtie en l'an kbaç » (1)

Souvent, il est vrai, le témoignage apporté par la poésie sera beaucoup moins direct et précis, mais pour l'immense majorité des Maures, de toute façon, le problème n'est pas vraiment là. Pour eux, c'est en pensant à un lieu mentionné dans un poème ou, mieux encore, en passant par ce lieu à pied, à chameau ou même en voiture 4 X 4, qu'ils vont se

(1) Leriche poursuit en expliquant que cela correspond à l'an 777 (160 de l'Hégire) dans le premier cas et à l'an 1262 (660 de l'H.) pour le second cas.

Nohe Librairie. Littérature mauritanienne
1995 n° 120-121

remémorer les vers qui l'évoquent et se mettre à les réciter à haute voix. On peut donc comprendre pourquoi les lettrés maures ont voulu introduire du *ḥassāniyya* dans leurs poèmes en arabe classique, donnant ainsi naissance au *zreyge*, au « mélange » (2). Donner une forme classique à des toponymes d'origine *ḥassāniyya*, ce n'est déjà pas facile (il faut traduire, ajouter quelques voyelles pour respecter la structure syllabique de l'arabe littéraire), mais que faire avec les toponymes d'origine berbère, voire négro-africaine (3), pourtant fort nombreux ? Les évincer ou les traduire, comme le fait la poésie en arabe classique, c'est casser ce lien si fort qui unit la poésie au pays(âge). Le *zreyge* était une tentative pour ne pas couper ce cordon ombilical, mais le *ghne*, la poésie en dialecte, est la mieux placée pour véhiculer cette magie des noms de lieux. Nous allons maintenant essayer de montrer, à travers quelques poèmes que nous pensons représentatifs, quel rôle précis les toponymes peuvent remplir dans l'imaginaire maure.

Le lieu de vie

Les Maures, on le sait bien, étaient majoritairement des nomades, jusqu'à une date fort récente. Certains pratiquaient le grand nomadisme, d'autres parcouraient derrière leurs troupeaux des distances beaucoup plus modestes. Mais les uns et les autres ne connaissaient guère que les toits en laine de chameau de leurs tentes amovibles. Il y avait certes des villages de cultivateurs noirs, dans le sud ou dans les palmeraies, mais même les sédentaires des villes étaient susceptibles de parcourir des grandes distances : n'est-ce pas des cités anciennes comme Chinguetti, Ouadane, Tichitt ou Oualata que partaient les caravanes pour de longues traversées ?

Est-il à la recherche de bêtes égarées ? Est-il parti rendre visite à des parents ou à son chef de tribu ? Va-t-il se recueillir sur la tombe d'un saint ou voyage-t-il pour le commerce ? Il est rare que le poème révèle les causes du déplacement, par contre l'image du nomade solitaire allant d'un campement à un autre est omniprésente dans la poésie maure. On peut même dire que le poète s'identifie généralement à ce voyageur et qu'à travers ses vers nous voyons, par ses yeux, les paysages qu'il traverse. En effet, il les décrit, les nomme et les énumère comme s'il nous invitait à (re)faire le périple avec lui et à (re)vivre ses rencontres.

Dans le poème suivant, où Mohammed O. Adoubbe ne cite pas moins de cinq toponymes en six vers, on aura, je crois, un bon exemple de ces « récits de voyage » en vers, l'originalité du poète étant ici d'évoquer les deux déplacements (son propre voyage et celui du campement) en laissant deviner à l'auditeur que les deux déplacements se confondent à partir du moment où la rencontre a eu lieu (4).

(2) On remarquera que le créateur de cette poésie, O. Ahmed Youra, est aussi celui qui a écrit le livre des lettrés renseignés sur les puits.

(3) Cf. l'étymologie de Chinguetti qui viendrait, pour Ousmane Moussa Diagana, de l'azet et du soninké et signifierait « les puits aux chevaux ».

(4) Tous les poèmes d'O. Adoubbe cités dans cet article sont extraits du livre de Cheikh El Bou Ould Zenagui, *La poésie de Mohamed Ould Adebba, auquel j'ai participé et que j'ai édité à Nouakchott dans le cadre du Projet : Traditions orales, traditions écrites de Mauritanie*.

*« Je me souviens d'un jour de pluie que l'absence de soleil rendait agréable
Où, une de ces belles journées que c'est pêché d'oublier,
Ce jour-là j'ai croisé le campement en transhumance, les chameaux
de bât apparurent tout d'abord,
Puis j'aperçus – vision qui ne déparait pas la première – la plus
noble des jolies femmes.*

*Le campement était en déplacement pour un lieu tout proche,
Il se dirigeait vers Keffel pour un bref séjour ;
En effet il le quitta, peu de temps après, et se posa sur la colline voisine
De La'reyguib, celle qui obstrue la vallée d'Awleylig de toute sa longueur,
Les Ehel Ragheb, par le passé, l'ont fréquentée presque une semaine ;
Sans trop de fatigue, le campement regagne Eluar' pour un temps,
Il y passa quelques jours, à proximité de Lekseyb, avant d'aller vers le Sud.
Cette époque si agréable a occupé mon cœur,
Ma conscience, ma vie ; elle n'est comparable à aucune autre.
L'amertume que j'en ressens et les regrets qui m'accaparent
Sont tels, que j'essaie de l'oublier sans y parvenir. » (O. Zenagui, 1994 : 40)*

Dans cet autre poème d'O. Adoubbe où les noms de lieux occupent aussi une grande place – notamment dans le refrain qui en comporte trois (Ihiyyâk, Nteske et Veghti) –, on peut là encore reconstituer l'itinéraire du voyageur. Alors que le poète s'éloigne de plus en plus des lieux qui lui sont familiers et qu'il arrive dans des parages aux noms presque exotiques (Gueybân, Benyehmek et surtout Diegné aux consonances négro-africaines), il met en garde ses yeux des risques de dépaysement. Quitter les lieux habituels de campement, soit ! mais sortir du pays, voilà qui est pratiquement insupportable !...

« Que vous vous éloigniez des environs d'Ihiyyâk et de Nteske sans vous en rendre compte, passe encore

*Mais ce serait beaucoup plus grave, ô mes yeux, de dépasser Veghti
sans vous en apercevoir
Vous avez distancé Vellew et Tengué nagué et ses parages ainsi que
Ghrengué*

*Vous avez continué vers l'Est jusqu'à dépasser Gueybân, Diegné et
son village,*

*Vous avez franchi la confluence des vallées de Benyehmek, voyez-vous
Combien de choses susceptibles d'être aimées vous avez dépassées,
sans pour autant*

*Vous en rendre compte à temps ? Mais faites attention ou, par Dieu,
ce sera l'exil*

*Que vous vous éloigniez des environs d'Ihiyyâk et de Nteske sans
vous en rendre compte, passe encore*

*Mais ce serait beaucoup plus grave, ô mes yeux, de dépasser Veghti
sans vous en apercevoir*

*Vous êtes bien loin du douar des oulâd Sid Ehuafi et du grand oued,
D'Inimi aussi comme du reste, et maintenant s'il y a espoir que vous
reprenez vos esprits, puisse Dieu faire que vous sachiez voir
Ce qui peut réveiller et même étonner, car il y a bien là matière à
étonnement. » (O. Zenagui, 1994 : 42-3).*

En Mauritanie, chacun est attaché à sa région, celle dans laquelle il est né, a grandi avec ses compagnons du même âge, celle où ses ancêtres



ont nomadisé et sont enterrés. Les Maures savent bien que les habitants, comme dans tous les grands pays, ne sont pas tout à fait pareils au Nord et à l'Est, au Sud et au Centre, même si leur langue est commune. On ne vit pas vraiment de la même façon en pays de pierre et au bord du fleuve, dans les oasis et au milieu des grandes dunes. La rétine garde à jamais l'empreinte des lieux de transhumance et lorsque deux grands poètes originaires de régions différentes se rencontrent, cela peut donner naissance à un *gât* (un échange de vers de mêmes rimes) mémorable, chacun rivalisant de talent pour faire de sa région natale le tableau le plus attrayant. Voici par exemple le début d'une joute poétique où O. Amar O. Chouekh, griot de la région du Trarza, décrit les attraits de son pays comparé à ceux de l'Adrar où il vécut toute une période.

*« L'Amatlich, ses environs et le reg
Qui y débouche de l'Ouest,
Amazmaz qui est situé à l'Est
De l'Amatlich et jusqu'aux environs d'Aoujeft
Tiwoujar, Voucht et les vallées
Où Voucht va se perdre plus bas
Eyrich à l'endroit où il se rétrécit
A l'Ouest et où y abonde la végétation,
Il aurait raison celui qui dirait
Qu'à tout cela je préfère Tiwerwert
Et cet espace ouvert qui monte
Du Sud jusqu'à la petite dune de Temzagt, [...] » (O. Youra, 1982 : 35).*

Dès qu'un Maure s'éloigne un peu trop de chez lui, il se sent en exil et souhaite retourner sur ses pas, comme l'exprimait si bien O. Adoubbe. Que dire alors de ce qu'éprouvent les exilés de force, ceux que la colonisation par exemple assigna à résidence loin de chez eux ? Dans

*La rétine garde à
jamais
l'empreinte des
lieux de
transhumance*

son *gâv* bien connu, l'émir de l'Adrar, Sid'Ahmed O. Ahmed Aïda, témoin de son bonheur à retrouver sa montagne, après le séjour forcé à Saint-Louis du Sénégal.

*- Je remercie Allah d'avoir éloigné
Saint-Louis et la beauté de ses maisons,
D'avoir fait disparaître les coquillages et
D'avoir fait apparaître quelques élévations pierreuses.* (d'après O. Boyah, 1982 : 40).

Les poètes maures savent bien, dans le filet de leurs vers, emprisonner les lieux et tisser autour des toponymes les figures de l'attachement au terroir. Les liens sentimentaux qu'ils expriment ne sont pas cependant les seuls liens qui unissent les Maures à leur cadre de vie. Certes, les nomades ne sont pas propriétaires du sol à la manière des sédentaires. Il n'en existe pas moins, entre eux et leur territoire, un lien littéralement vital. Comme on l'a observé dans les coutumes de l'Arabie ancienne, condamner quelqu'un à mort ou le chasser de la tribu, sont une seule et même chose. Ce fut un principe longtemps valable bien au-delà des frontières de l'Arabie car les nomades avaient partout, et notamment en pays maure, une appropriation collective de la terre. Pour vivre d'élevage, il faut avoir accès à des puits, à des zones de parcours ou, à la manière des tribus guerrières, en contrôler la maîtrise. L'individu rejeté par les siens hors de la tribu n'a plus aucun droit et les moyens de subsistance les plus élémentaires peuvent lui manquer. Inversement, on comprendra que les luttes pour le pouvoir, chez les guerriers, soient fondamentalement une lutte pour l'occupation de lieux. Le *theydîm*, qui raconte à sa manière – c'est-à-dire en glorifiant les hauts faits d'arme de l'émir (ou du candidat à l'émirat) – cette lutte pour le contrôle du territoire, ne manque pas de souligner l'importance du lien entre le héros, la collectivité tribale et le terroir.

Ainsi la *theydîne* de Mohammed O. Sweyd Bouh, appelée « Guerrou », commence-t-elle par une énumération des terres contrôlées par les Owlâd el Vahvah.

*- Guerrou, Guendeygué et Bazar
Kamour et toute sa contrée,
Kiffa et les pâturages de Vounoutar,
Welwel, ses environs et Elbabab,
Guerreni et les parages de Lebyar :
Tels sont les camps de Owlâd El Vahvah. [...]* (O. Hasni, 1993 : 14, v. 1 à 6).

Après une description du valeureux comportement de ces guerriers au combat, le poète fait une pause récapitulative en affirmant :

*- [...] Les guerriers de Cheggar, leurs rivaux
N'ont jamais connu de répit.*

Les collectivités de Rji, Cheyye et de Nuvar

Ont perdu la guerre contre les Vahvah. [...] (idem : 15, v. 39 à 42).

Cette identification des guerriers à leurs lieux habituels de campement exprime l'essence même du rapport au terroir. Quant au pouvoir émiral, il s'instaure au sommet de la pyramide, l'émir étant le chef de toutes les collectivités désignées par leurs lieux de vie, comme on peut le constater

*Que les luttes
pour le pouvoir
soient une lutte
pour l'occupation
de lieux est
caractéristique
de la poésie
maure*

dans le début du célèbre *r-Rašm*, composé par Seddoum O. Ndjartou à la gloire d'Ahmed d-Deyye :

*- Émir des guerriers de Tenzellât,
De Gey et d'Irât
De Njizrig et de Ntichmât,
Par sa réputation, il est devenu célèbre ;
Plus brave que les braves d'entre les braves,
Sommet des sommets,
La chaîne de la chefferie,
Il la possède depuis toujours ; [...]* (5)

Le lieu de l'amour

Dans le *ghne*, il est souvent question d'amour. Le poète, certes, ne nous dévoile pas directement ses sentiments, mais il évoque à mots couverts une rencontre qui l'a marqué ou un lieu qu'il a aimé. Dans les poèmes, on assiste fréquemment à l'arrivée du voyageur dans un campement et à sa vision émerveillée devant une scène toute simple qu'un détail soudain illumine :

*- Celui qui a manqué le spectacle
De Mint El Bâr auprès du feu,
Lorsqu'elle sèche le devant de son voile,
N'a rien vu de Mint El Bâr séchant son voile.* (6).

Le poète n'a peut-être jamais vu la jeune fille auparavant. Peut-être ne la reverra-t-il jamais. Il semblerait en effet que le poète cache plus volontiers le nom de la femme chantée quand il s'agit d'une femme proche que quand il s'agit d'une rencontre de hasard. En tout cas, on a l'impression que le poète offre son cœur sur un plateau tout en nous faisant un clin d'œil. Ce n'est pas tout à fait un coup de foudre, c'est plutôt l'hommage appuyé d'un cœur nomade (7), toujours prêt à être pris mais incapable de se fixer tout à fait. La poésie en dialecte de O. Ahmed Youra illustre bien cette difficulté du poète à rester attaché à une seule femme (d'après O. Ahmedou Bamba, 1982 : 40) :

*- Celle pour qui j'étouffe d'amour
M'a dit qu'elle me pardonnerait et me reviendrait
Si je cessais de voir Garmi,
Voilà qui est bien difficile !*

(5) Ce long poème est l'objet d'un travail en commun avec Abdel Wedoud Ould Cheikb. Il s'agit ici d'une traduction provisoire.

(6) Ce poème de O. Sid' Abd el-Jelîl a été transcrit et traduit en anglais par Dustin Cowell (communication non publiée faite à San Francisco, MESA, en novembre 1984). Son charme, en dialecte, tient beaucoup au choix des mots et aux assonances :
am̄n ādām mā šāv at-t-nšāv ā'le mant al-bâr ā'le nār
āt-neššev va lāt-ba mā šāv at-t-nšāv ā'le mant al-bâr

(7) Cette figure de style sert de titre à un court-métrage sur l'amour à Nouakchott, réalisé par Karim Miské pour Canal Plus. Elle a le mérite d'être aussi belle que juste car la Mauritanie est bien, dans certains de ses aspects, le pays des amours éphémères.

*Celle que j'aime de mille manières
Et avec qui il devient si difficile de s'entendre,
M'a dit d'éviter toute assemblée
Où je risque de rencontrer Garmi,
Et bien, n'est-ce pas là vraiment
Le comble même de la difficulté !*

On a l'impression que, pour O. Ahmed Youra, l'amour unique n'est pas naturel. Il est un peu comme le marin dont on dit qu'il a une femme dans chaque port, bien qu'il trouve, finalement, quelque inconvénient à la situation (d'après O. Ahmedou Bamba, 1982 : 46) :

*« O mon âme ! On a campé pour toi en deux endroits,
Tous deux sont des gisements d'amour,
L'un est à l'Est, à deux vallées d'ici,
L'autre est à l'Ouest et tu y es attachée,
Oh comme c'est encombrant, deux amours,
L'un à l'Est et l'autre à l'Ouest ! »*

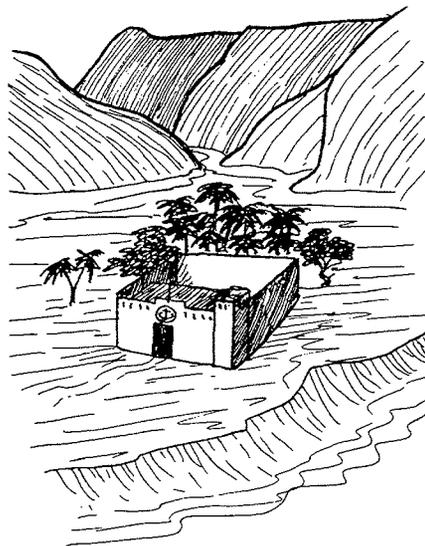
Ce balancement entre deux amours n'est pas un thème courant dans le *ghne*. Par contre, ce qui est tout à fait caractéristique de la poésie maure, c'est l'identification de la femme à un lieu. Dans ce poème, elle est explicite ; dans beaucoup d'autres, elle l'est moins, mais elle fonctionne pourtant tout aussi efficacement. Très souvent, en effet, le poète parle d'un lieu, de l'attachement qu'il éprouve envers lui, mais on comprend que les sentiments exprimés visent au moins autant la personne aimée, parfois à peine évoquée, que les lieux qu'elle fréquente.

La manière allusive qu'ont les poètes maures d'exprimer leurs sentiments amoureux répond à l'éthique prônée dans la société, éthique toute empreinte de retenue et de pudeur. Son charme indéniabie est souvent inséparable de cette esthétique originale, qui consiste à parler métonymiquement de la femme à travers le(s) lieu(x) où les amoureux se sont rencontrés ou pourraient se rejoindre.

Le lieu de mémoire

Il arrive souvent que le poète évoque un lieu où il souhaite se rendre. Dans la *jat'a* suivante d'O. Ahmed Youra, par exemple, on devine que le poète compte retrouver sa bien-aimée à Elmenâr (d'après O. Ahmedou Bamba, 1982 : 54) :

*« Eh bien mon âme ! Es-tu devenue folle ?
Ou aurais-tu changé de sentiments ?
A Elmenâr est celle que tu aimes
Et toi, à Elmekfi, tu erres sans but,
Pourtant Elmenâr est tout près d'ici,
A une après-midi de marche à partir
d'Elmekfi. »*



L'identification de la femme à un lieu

Dans ce poème, rien ne nous permet de savoir s'il s'est déjà rendu sur ces lieux auparavant. Le plus souvent, cependant, il s'agit d'un retour sur les lieux d'une rencontre passée :

*« Dans la petite palmeraie de Mhaymîd, en période de guetna, il y eut ce jour-là ;
Les divertissements n'avaient pas manqué, on avait, jusqu'au bout, mis la tristesse en échec ;
Les distractions étaient terminées qu'on continuait à s'amuser,
De tout côté jaillissaient les étincelles des feux ; si on s'attache à un tel lieu,
C'est par la magie de ses nuits, car en ce lieu les nuits
Sont agréables et les habitants d'une cordialité extrême.
J'en parle parce que j'étais de passage là-bas par une journée pluvieuse,
Alors qu'une brise légère y soufflait agréablement, oui il faut que j'en parle,
J'ai voulu éviter ce lieu mais je n'ai pas pu et, quand je l'ai traversé,
Maudit soit-il ! j'ai trouvé que ses habitants l'avaient déserté. »* (O. Zenagui, 1994 : 30-31).

Dans plusieurs de ses poèmes, O. Adoubbe nous communique ainsi la tristesse qui le saisit lorsqu'il repasse par des lieux où il a été heureux, où il a aimé, et qu'il découvre que leurs anciens habitants les ont abandonnés. Tantôt il affirme que ces lieux n'ont plus d'attraits pour lui, qu'il est vain d'y retourner :

« Pourquoi conserver une amitié au mont d'Echwi si les traces de ses habitants commencent à s'effacer ? [...] » (O. Zenagui, 1994 : 60).

Tantôt il ne souhaite qu'une chose, retourner sur les lieux où il fut heureux en amour pour mieux lutter contre ses sentiments envahissants :

*« Le Maître du destin le sait bien, je peux guérir, mais pour cela il me faudrait revoir les pâturages
Autour des puits de Nwag Elmech, sur la montagne de Eleya, et autour du petit puits de Nwalig ;
Il me faudrait revoir la petite dune de Tembait avec sa vallée verdoyante. [...] »* (O. Zenagui, 1994 : 48).

Tantôt enfin il décrit son retour réussi dans les traces du passé :

« Du temps où Echwi était encore habitable, nous y sommes venus et, jusqu'au départ, nous y fûmes heureux. [...] » (O. Zenagui, 1994 : 56).

L'attitude d'O. Adoubbe est donc variable, mais ces poèmes révèlent un point commun très important. Dans tous les cas, et cela est clair dans les derniers vers cités, le poète évoque le passé avec beaucoup de nostalgie et parle des lieux fréquentés jadis comme on le ferait du paradis perdu. Il fut un temps où l'on pouvait être heureux à Echwi, mais ce temps est terminé, il constitue une entité close, coupée à jamais du présent, tout comme le « vrai » Echarim est une entité fermée sur elle-même,

*Un paradis perdu
où nulle porte ne
permet d'entrer*

une pure tautologie (« [...] Du temps où j'ai connu Echarim aussi, quand Echarim était encore Echarim ») dans laquelle nulle porte ne permet de rentrer. Il n'y a pas de pont pour accéder au passé, il n'y a que le souvenir des temps révolus :

« J'ai passé auprès d'Aycha un trop bref moment

Puis on m'a traité de voleur et on m'a chassé ;

Pendant la traite ô ! je connus la liberté

A cinq reprises avec Aycha,

J'ai passé un instant, un instant, un instant et un instant.

« (C. Taine-Cheikh, 1988-89) : 83).

Comme dans la représentation du paradis par Jérôme Bosch, les moments heureux du passé sont enfermés dans des bulles closes ; la mémoire peut les faire revivre comme des « ici et maintenant » mais elle ne saurait réellement les faire communiquer avec le temps présent car elle les a figées sous le signe de l'absolu, du Bonheur (avec une majuscule), de la perfection.

Ce trait de la poésie maure est naturellement à rapprocher de l'esthétique arabe classique, si clairement reprise par les Maures dans leur poésie en arabe littéraire : les modèles sont à chercher à l'époque anté-islamique, c'est-à-dire au plus loin possible dans l'héritage arabe. J'aurais tendance également à en souligner l'influence dans des textes modernes, fussent-ils romanesques comme ceux de Moussa O. Ebnou, où on a l'impression que les visions opposées du paradis et de « l'enfer » (vu plutôt comme un paradis perdu) jouent un rôle non négligeable. Mais je voudrais surtout revenir sur l'expression linguistique du temps et sur son rapport à l'espace.

En *h.assa niyya*, l'opposition verbale aspectuelle domine. Comme en arabe ancien, on a surtout le choix entre un accompli (très bien adapté pour exprimer le paradis perdu) et un inaccompli (où le présent trouve facilement son compte). Lorsque le poète veut dépasser la simple dichotomie de l'action achevée ou non achevée, s'il veut en particulier situer plus précisément l'événement sur l'axe du temps, c'est en fait à l'espace qu'il aura recours. Il pourrait bien sûr utiliser d'autres moyens et préciser par exemple la quantité de temps écoulé, mais ce n'est pas le cas. Dans le *gbne*, et de manière plus visible encore dans le *theydîn*, la mesure du temps est, de façon systématique, rapportée à l'espace. C'est : le jour de T..., le temps de G..., la semaine de N...

Les Maures, plutôt que de s'inscrire dans le temps, ont choisi de s'inscrire dans l'espace. Le temps, ils ne le maîtrisent pas, ni dans leur parler (qui reste fort imprécis dans ce domaine), ni dans leurs rêves (qui les ramènent toujours en arrière vers un paradis irrémédiablement perdu), ni dans leur quotidien (où l'environnement n'est pas fait pour les hommes pressés). Alors ils ont choisi ce qui était peut-être la seule attitude possible, celle qui consiste à refuser de voir le temps passer, à refuser d'accorder du prix au temps (chez les nomades, le temps n'est pas « de l'argent ») et à s'en remettre tout entier à l'espace que leurs sempiternels déplacements leur ont rendu familier.

*Les Maures,
plutôt que de
s'inscrire dans le
temps, ont choisi
de s'inscrire dans
l'espace.*

Dans la vie des Maures, on aura donc compris que les noms de lieux jouent un grand rôle et qu'ils balisent à la fois leur temps et leur espace. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils figurent au premier plan dans leur poésie, d'autant qu'on a déjà remarqué ailleurs, chez les Scythes par exemple, que dans l'art des nomades, l'espace a tendance à prendre le pas sur le temps : « Ce que vise à s'approprier l'art classique des sédentaires c'est le temps. Or c'est l'espace que vise l'art des nomades »*.

Catherine TAINÉ-CHEIKH
URA 1066 / CNRS Paris IV

Bibliographie

LERICHE (Albert), « Toponymie et Histoire maures », *Bull. de l'I.F.A.N.*, XIV, n° 1, janvier 1952, p. 337-343.

O. AHMEDOU BAMBA (Mohamed), *M'hammed Ould Ahmed Youra poète amoureux*, E.N.S. de Nouakchott, 1982, 127 p.

O. BOYAH (Mohamed), *Poésie de la résistance en Mauritanie 1900-1933*, E.N.S. de Nouakchott, 1982, 176 p.

O. HASNI (Moulaye Ahmed), « *Le Theydîn* », *Al Wasit* n° 4, *Bull. de l'I.M.R.S.*, Nouakchott, 1993, 5-30.

O. YOURA (Abderrahim), *La joute poétique dans la poésie de Sid'Ahmed O. Ahmed O. Aïda*, E.N.S. de Nouakchott, 1982, 86 p.

O. ZENAGUI (Cheikh El Bou), *La poésie de Mohamed Ould Adebba*, *Projet « Traditions orales, traditions écrites de Mauritanie »*, I.M.R.S., Nouakchott, 1994, 80 p (+ 16 p. en arabe).

SCHNAPP (A.), « *Les imagiers des steppes* », *Le Monde des livres* p. X, *Le Monde*, vendredi 9 décembre 1994.

TAINÉ-CHEIKH (Catherine), « *Le hassâniyya : autopsie d'un "dialecte vivant"* », *Matériaux arabes et sudarabiques* (G.E.L.L.A.S.), Nouvelle série n° 2, 1988-89, 59-92.

* V. Schiltz, dans *Les Scythes et les nomades des steppes*, citée par A. Schnapp, 1994.